

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



**L'esprit d'un genre**

Marie Caron

Numéro 100, hiver 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37722ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Caron, M. (2000). Compte rendu de [L'esprit d'un genre]. *Lettres québécoises*, (100), 39–40.

# L'esprit d'un genre

*Au Québec, au cours des deux dernières décennies, la nouvelle s'est affirmée comme le genre par excellence des esthétiques multiples et de toutes les expérimentations. Retour, en ses grands moments, sur un âge d'or.*



NOUVELLE  
Marie Caron

C'EST ÂGE D'OR SE SITUERAIT, S'ACCORDENT PLUSIEURS — qu'il s'agisse des théoriciens de la littérature, des auteurs eux-mêmes ou des éditeurs —, dans les années quatre-vingt. Entre 1985 et 1990, plus précisément. Abondamment pratiqué, publié, commenté et lu, le genre n'aura jamais semblé aussi effervescent qu'à cette époque où l'on assiste à la naissance d'un nombre imposant de nouvelliers. Plusieurs d'entre eux s'emploient à rénover, voire à révolutionner le texte bref, et bien davantage que le roman, me semble-t-il, la nouvelle explore alors les formes de la postmodernité.



Gaëtan  
Brulotte

C'est assurément *Le surveillant*, de Gaëtan Brulotte, qui marque le pas. Publié chez Leméac en 1982, ce recueil, le premier à se voir attribuer le prix Adrienne-Choquette de la nouvelle, consacre une rupture et annonce le ton, l'orientation qu'empruntera le genre dans l'avenir. Avec une minutie presque maniaque, Brulotte débusque l'absurde, les faux-semblants, voire l'aspect totalitaire que dissimulent les automatismes de façade, les antagonismes sociaux, les rapports hiérarchiques. Ses personnages illustrent bien ce qu'on pourrait appeler, pour reprendre un titre de Freud, une « psychopathologie de la vie quotidienne ». Cependant *Le surveillant* raconte moins des histoires qu'il ne dépeint des états, Brulotte n'est plus seulement dans la fiction mais dans la métafiction, et ses textes semblent réfléchir sur le processus même de l'écriture : rien d'étonnant à cela puisque le jeune nouvellier d'alors est également théoricien. Par la suite, du reste, nombre de professeurs, de chercheurs et d'étudiants se feront auteurs de nouvelles : d'où sans doute ce triomphe du formalisme qui constitue l'une des grandes caractéristiques de la pratique québécoise.

Publié près de quinze ans plus tard, en 1996, *L'immense fatigue des pierres* (XYZ éditeur), de Régine Robin, m'apparaît comme un autre recueil tout aussi important. Professeure à l'Université du Québec à Montréal, fascinée par la fiction de l'hybridité et de l'hétérogénéité, Robin est de ceux qui ont tenté de définir la postmodernité. Les nouvelles sont ici qualifiées de « biofictions » ; le néologisme montre bien l'extrême mouvance d'un genre devenu de plus en plus indéfinissable en même temps qu'il s'applique aux investigations personnelles de l'auteur. Son recueil s'intéresse aux traces, se lance sur la piste des traces : sur cela même, en somme, qui constitue le fondement de l'identité (l'identité étant, on le sait, au cœur de la postmodernité). Ce thème, Robin l'explore par son origine, son « expérience » juives. Mais la question des traces — traces gommées, effacées, littéralement gazées —,

donc de la mémoire et de l'identité, ne se pose-t-elle pas de façon paroxystique pour les rescapés de l'Holocauste ? Dans ce recueil où tous les textes se répondent, un homme cherche sa mère sur le *World Wide Web*, on tient une boutique baptisée « Biographie sur mesure » où sont offerts des récits de vie trafiqués au gré du client, et les multiples personnages n'en forment que quelques-uns, peut-être même un seul :

*Moi, je suis Pamela Wilkinson, ou Emilia Morgan, ou Nancy Nibor, ou Martha Himmelfarb, ou les alias du personnage quand elle prend part à des forums de discussion sur Compuserve ou sur Internet ; je suis peut-être la fille de la narratrice, ou même Régine Robin si vous voulez.*

Biofictions, recueil de nouvelles ou de récits, voire roman « si vous voulez » ; *L'immense fatigue des pierres* est un livre hybride qui se situe à la frontière des genres.

Cette logique, Pierre Yergeau l'aura portée à son comble. D'abord dans *Tu attends la neige, Léonard ?* (l'instant même, 1992), un recueil composé de plus de quarante très courts textes qui pourraient tout aussi bien être les chapitres d'un roman. « Je suis ici devant l'ordinateur bourdonnant, serré dans un angle de la cuisine, dans un petit appartement de l'est de Montréal et je veux écrire sur mon enfance passée en Abitibi », dit le narrateur. Une seule histoire donc : celle d'un écrivain en herbe et désargenté qui ressent le besoin d'exorciser son enfance abitibienne et de parler de Léonard, son frère trisomique. Frère inventé, nous sera-t-il révélé à la toute fin...

Un procédé similaire commande à *Du virtuel à la romance*, publié en 1999 (l'instant même). Un procédé similaire, mais un ton complètement différent, plus détaché. Ici des couleuvres géantes — à ce point énormes que l'une d'elles écrasera un camion sous son poids — ont envahi une « ville-île » qui pourrait s'appeler Montréal. Les couleuvres qui rappellent, multiplié par cent ou mille, le tentateur serpent de la Genèse, ont envahi la ville et l'ont transformée en « Babylone » et en « Sodome ». Bref, en un lieu débridé, devenu le théâtre étrange de tous les péchés : ceux que commandent l'argent et le sexe, les deux étant souvent étroitement imbriqués. Se voient ici, alliés dans la même perversité, la marge représentée par de jeunes squatters et de riches financiers en quête — pour leur plus grande perte — de sensations fortes... Avec ses personnages récurrents et son contexte unique, *Du virtuel à la romance* peut-il être encore qualifié de recueil de nouvelles ? Pierre Yergeau aura en tout cas réussi ici un tour de force considérable : aux théoriciens, il propose un questionnement sur la délimitation et les enjeux formels du genre ; aux lecteurs plus « innocents », il donne à lire,



# Le poème en revue



AUX  
FUSEAUX  
DU  
CORPS

## Bulletin d'abonnement

**Estuaire**

Abonnement pour cinq (5) numéros par année  
(Toutes taxes incluses)

Tarif au numéro: 11,50 \$

ABONNEMENT RÉGULIER 41,41 \$ [ ]

ABONNEMENT À L'ÉTRANGER (TRANSPORT INCLUS) 51,76 \$ [ ]

On peut aussi se procurer  
la plupart des soixante (60)  
premiers numéros d'Estuaire Chaque numéro 9,20 \$ [ ]

Sauf les numéros: 6-7-40-41

Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_  
\_\_\_\_\_  
\_\_\_\_\_

Code postal \_\_\_\_\_

Veuillez m'abonner à partir du numéro \_\_\_\_\_

Tél. : \_\_\_\_\_ Téléc. : \_\_\_\_\_

Courriel : \_\_\_\_\_

C.P. 48774, OUTREMONT,  
(QUÉBEC) H2V 4V1

avec une distance ironique et en sollicitant toujours l'intelligence, un monde apocalyptique composé tout à la fois de pulsions incontrôlables (sexuelles, essentiellement) et de pouvoir froidement contrôlé.

Cet exercice du bilan, on peut le prendre de plusieurs manières. Avec, par exemple, la candeur de Léonard : on ne parlerait alors que des oh ! et des ah ! issus de réminiscences. Mais on (re)lit, forcément, avec les yeux d'aujourd'hui, et *Du virtuel à la romance* est, j'ose le dire, de ces livres que j'aimerais avoir écrits à cause de cette exacte coïncidence du sens et de la forme. Il en va de même pour *Le ramasseur de souffle* (L'instant même, 1999), d'Hugues Corriveau. Corriveau, c'est le collègue qui signe des critiques de poésie en ces



Bertrand Bergeron

pages, et c'est toujours embêtant que de parler d'un collègue. Il reste que son *Ramasseur de souffle* : ah ! Nous sommes ici convoqués au spectacle de personnages monomanes, bizarres — c'est vous, c'est moi révélés dans ces fantômes qui, si on s'y adonnait totalement, nous tiendraient lieu de folie —, pervers sans aucun doute, dont nous ne saurons jamais, de leur histoire, que cette passion qui à la fois les transcende et les assujettit. D'ordre esthétique ou érotique, la passion obsédante conduit le plus souvent à la mort ou au meurtre. Nous assistons ici à la mise en scène de la dégénérescence, de la *corruption* du corps tant il est vrai que le corps, entraîné dans un incoercible excès, s'engue, s'empêtre ou s'abolit, pour finir confondu à la matière par quoi il a inscrit sa jouissance.

Dans ces machines formelles brillamment construites qui composent *Le ramasseur de souffle*, se produit souvent un glissement vers un certain fantastique. On trouvera semblable glissement chez plusieurs des auteurs de L'instant même, maison qui a installé une esthétique fort élaborée et prolonge dès lors l'aventure textuelle amorcée par Brulotte. Je me permets donc de parler, encore, des Bertrand Bergeron et Jean Pierre Girard, tous deux adeptes — chacun à sa manière — de l'ellipse, de la déconstruction, de la distorsion. Ainsi, dans *Visa pour le réel*, de Bergeron (publié en 1993), il s'agit d'ouvrir des brèches par lesquelles le temps et l'espace basculent ou s'altèrent, par lesquelles s'insinuent une étrangeté et un fantastique qui, un peu à la façon de Cortázar, sont bien de l'ordre, oui, de la distorsion.

Quant à Girard, son apport au genre, depuis ce *Silences* publié en 1990, est indéniable. Le nouvellier peut sembler parfois elliptique à l'excès, mais l'ellipse devient avec lui du grand art. Dans ces textes, le monde et la réalité apparaissent quelque peu morcelés, les instances narratives sont souvent floues, l'anecdote est minimale, les personnages sont fugaces et fugitifs. Voilà donc un recueil qui distille volontairement un certain inconfort tout en affirmant une prédilection pour l'investissement formel.

Publié en 1998 (chez Boréal), le très écrit et très maîtrisé *Parlez-moi d'amour*, de Suzanne Jacob, nous permet de renouer avec la fiction. Ses textes abordent surtout la mort, l'amour, le quotidien (et son non-sens) : des thèmes apparemment banals, cependant renouvelés de belle façon. Ici, la réalité s'allie au fantôme, l'étrange côtoie l'anodin, et le monde, en définitive, n'est jamais si simple. Mais voilà bien ce que n'aura cessé de démontrer la nouvelle contemporaine. Les nouvelliers les plus significatifs, en tout cas, sont ceux qui donnent à lire la complexité du monde.